

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

Claire Didier*

Elisabeth Pélegrin-Genel**

**Journaliste, auteure
et animatrice de
Creative Writing*

***Architecte, urbaniste,
psychologue du travail,
auteure notamment
de Une autre ville
sinon rien (La
Découverte, 2012)*

Capter la singularité d'une ville et impliquer positivement ses acteurs n'est pas toujours chose aisée. Chacun a sa vision, son discours et n'en démord pas. Pour s'extraire de ces jeux de rôle, rien de mieux qu'un détour par l'écriture qui permet de déplacer les enjeux, de libérer les imaginaires et de fédérer un groupe hétérogène autour de nouvelles visions de la cité.

Récit d'une expérience d'ateliers d'écriture « partager ma ville » avec les agents d'une municipalité de 50 000 habitants.

« Les villes comme les rêves sont faites de désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes, leurs perspectives trompeuses ; et toute chose en cache une autre. »¹

Chaque municipalité, selon sa taille, met en place qui un conseil de quartier, qui un atelier populaire d'urbanisme sous la houlette d'un architecte connu, qui des cycles de conférences sur l'habitat, l'emploi ou la mobilité, qui une direction dédiée à l'initiative locale et à la démocratie participative. Elle travaille avec le CAUE (Conseil architecture environnement et urbanisme), s'appuie sur des prestataires extérieurs pour sensibiliser les habitants à l'architecture et à l'urbanisme et fait appel parfois, lors d'un projet important, à une agence de communication. À chaque fois, il s'agit d'impliquer les habitants dans la fabrication de leur cadre de vie. Mais

1. Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, Seuil, 1996 (1^{ère} éd. 1972).

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

s'adresser à des citoyens isolés demande beaucoup d'énergie... et les résultats ne sont pas toujours à la hauteur.

Au quotidien, la confrontation avec les habitants se fait le plus souvent au travers d'associations. Leur rôle est considérable, et c'est tant mieux. La vitalité d'un pays se mesure aussi à la qualité de son tissu associatif². Près de 23 millions de Français sont membres d'une association et la multiadhésion est fréquente. Ainsi en France, près de 10 % des 65 000 à 70 000 associations créées chaque année ont pour objet l'habitat et l'environnement.

Pourtant, travailler avec ces dernières sur le vivre-ensemble n'est pas toujours une sinécure. Les municipalités voient souvent leurs projets « empêchés » et/ou retardés par des associations de riverains qui s'élèvent vigoureusement contre, voire attaquent les permis de construire. Au-delà des enjeux sociaux, économiques et financiers, les maires y jouent leur avenir politique et risquent de prendre en grippe leurs concitoyens ou plus exactement leurs représentants regroupés en association.

Et plus les responsables mettent en place des dispositifs d'échanges, plus les associations prennent la parole. C'est mécanique. Par définition, elles représentent les habitants : des personnes qui habitent là depuis longtemps, des riverains pas toujours prêts à accueillir de nouveaux arrivants, des militants qui savent prendre la parole en public et connaissent les processus de décision, des acteurs aguerris qui jouent leur rôle avec dynamisme et professionnalisme ; ils défendent leurs intérêts avec passion sans compter leur temps et sans dévier de leur ligne. En face, la municipalité campe sur ses positions et chacun reste dans sa logique (commerçants, riverains, automobilistes d'une part, un incantatoire intérêt public d'autre part). Les professionnels s'en mêlent sans forcément clarifier les enjeux. Beaucoup d'énergie est ainsi gaspillée.

L'objet du litige, c'est un projet d'urbanisme ou d'architecture dont la compréhension n'est pas aisée. Entre l'hermétisme des plans, le jargon employé sans modération et la séduction trompeuse des perspectives (appelées joliment « images d'artistes », c'est dire), il est difficile de s'y retrouver. Enfin, entre les contraintes économiques et budgétaires et les délais nécessaires à l'élaboration et à la construction, il n'y a pas de temps à perdre si l'on veut « sortir » le projet avant les prochaines

2. On évalue le nombre d'associations vivantes à 1,3 million, parmi lesquelles 165 000 sont employeuses (180 000 salariés) (source : associations.gouv.fr).

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

élections... La tentation est alors de passer en force car la consultation et l'implication des habitants s'inscrivent dans un temps long qui n'a rien à voir avec celui du mandat municipal.

PASSEUR DE PROJETS PLUTÔT QUE PROMOTEUR

On peut sortir de ce cercle vicieux en se donnant une temporalité plus longue, en acceptant de n'être qu'un passeur plutôt que le promoteur d'un projet bien ficelé, et peut-être en inventant au jour le jour d'autres formes de travail avec les habitants, « militants » et « non-militants », en y associant les acteurs de la fabrication du cadre de vie, à commencer par les équipes municipales. Cela revient à accepter une certaine incertitude, à se ménager des marges de manœuvre, des évolutions possibles en cours de route et à considérer les habitants comme des interlocuteurs capables de comprendre des enjeux et d'apporter des idées et des solutions.

Comment construire un dialogue de qualité avec les associations et les citoyens ? D'abord en abandonnant l'idée que tous les habitants ont envie de participer ! Ainsi, une dame, dans un colloque universitaire sur ce sujet, a interpellé vigoureusement les experts de la tribune : « pourquoi me demandez-vous mon avis, vous qui êtes bien plus compétents que moi ? ». Mais tous dans la salle ne partageaient pas son avis.

Une première piste prometteuse est de les impliquer dans des projets ponctuels, éphémères et ludiques qui transforment momentanément la cité. Des occupations temporaires de l'espace public, avec des manifestations type pique-niques de voisins, vide-greniers, balades à pied, en fauteuil roulant ou en vélo à la découverte d'une ville insolite et parfois inaccessible, journées dédiées à la danse ou à la musique sont autant de prétextes à de nouvelles appropriations et à de nouvelles rencontres et de façons de renouer avec la flânerie urbaine chère à l'écrivain Jean-Christophe Bailly.

Parking Day, par exemple, en vigueur chaque année en septembre, consiste à occuper une place de parking. Un canapé, un poulailler, une pataugeoire pour enfants, une exposition photo, un minigolf s'installent pour la journée dans la rue. Cette « performance » est née outre-Atlantique à l'initiative d'un collectif d'artistes désireux de faire réfléchir les urbains sur la place de la voiture dans notre environnement. Les résultats de ces actions sont hélas un peu pauvres : le ludique et

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

le fun l'emportent trop souvent sur une véritable réflexion sur la ville. Le risque est toujours de se retrouver dans une posture de consommateur plutôt que d'acteur.

Il n'empêche, c'est un premier pas pour prendre au pied de la lettre la phrase de l'écrivain François Maspero : « Regarder et se dire : ça me regarde ». J'ai mon mot à dire, mon expérience à apporter. Une deuxième piste est de chercher à intéresser les habitants à la ville « à froid », en l'absence d'enjeux immédiats ou de projets pressants par le biais d'ateliers. Et pourquoi pas un atelier d'écriture ?

QU'EST-CE QU'UN ATELIER ?

« La fonction de l'artiste est fort claire : il doit ouvrir un atelier, et y prendre en réparation le monde, par fragments, comme il lui vient. »³

D'abord et avant tout, c'est un atelier. C'est-à-dire un endroit où un groupe soudé cherche, utilise des outils, tente de construire et parfois de déconstruire ; il y a des chaises, des tables bien sûr, des fauteuils parfois, mais surtout des fenêtres et des portes à ouvrir, avec une infinité de mondes à inventer et mettre en forme... Un atelier d'écriture, c'est avant tout un espace de liberté qui crée, produit, et ce avec un minimum de moyens. Tous les participants sont à égalité devant leur feuille blanche, toute hiérarchie est ici bannie. On est ensemble dans notre diversité. Il est d'ailleurs toujours étonnant de constater qu'une même consigne d'écriture génère des textes très divers, qui surprennent bien souvent leurs auteurs. Il n'est pas rare d'entendre « je n'aurais jamais cru pouvoir écrire un texte pareil ! ». On y découvre aussi des pans inconnus de ses collègues... Untel se révèle très drôle, telle autre douée pour le suspense... Des collègues avec qui l'on ne débat plus, trop souvent sur les mêmes schémas. Plus de rapports de force plus ou moins larvés... Pourquoi ? Parce qu'écrire n'est pas parler. Et les mots écrits ont ceci d'extraordinaire qu'ils disent tout : aussi bien nos tics, nos enfermements que notre part d'enfance, nos extravagances.

Il existe toute sorte d'ateliers, les uns pour dédramatiser l'écriture, d'autres pour recueillir la mémoire ou écrire une histoire familiale. Nous avons déjà expérimenté des ateliers d'écriture sur des thématiques particulières, notamment « écrire le travail », « écrire l'espace » ou encore

3. Francis Ponge.

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

« écrire les objets ». Par exemple, avec des étudiants de l'école d'architecture de Toulouse, nous avons exploré différentes facettes pour attraper l'espace. Il y a de nombreuses parentés entre la conception à l'œuvre dans un projet d'architecture et l'élaboration d'un texte. On emploie d'ailleurs le même mot, une œuvre se dit autant d'un roman que d'un monument. Tous deux sont une forme d'expression, un mode de communication, un matériau qu'on travaille inlassablement lors de sa conception. Ils existent d'abord virtuellement puis réellement ou physiquement pour le livre. Alexandre Delay le résume dans une formule lapidaire : « quand on dessine une maison, on fait un dessin, pas une maison ». Pour élaborer un roman, un bâtiment, un objet ou un projet, on imagine, on puise dans l'imaginaire, on se projette à l'intérieur, on y vit, quitte à s'abstraire provisoirement d'une certaine réalité. Les étudiants en ont retiré une plus grande aisance pour faire comprendre leur projet et défendre leur parti-pris devant un jury. Leur travail s'est concrétisé avec un blog et des parutions de leurs écrits dans la revue *Plan Libre*.

Nous animons ainsi des ateliers avec des étudiants en design au sein d'écoles d'art aussi bien en France qu'en Suisse. Ces sessions ne s'adressent pas à des futurs écrivains mais bien à des étudiants en art, design, communication, confrontés à l'acte d'écrire au cours de leurs études. Le but est de trouver, grâce à la pratique de l'écriture, la définition la plus juste, la plus contextualisée et la plus personnelle d'un projet. Les recherches de ces différents étudiants tournent bien souvent autour de problématiques liées à la ville au sens large. L'imaginaire se travaille. Il est fait d'explorations perpétuelles. S'efforcer de trouver les mots justes pour l'écrivain correspond d'une certaine façon à l'évidence d'un point de vue, d'un angle et au souci du détail de l'architecte ou du designer. La recherche de cohérence est commune. Le résultat doit faire oublier le travail d'élaboration.

POURQUOI ÉCRIRE LA VILLE ?

« Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin. »⁴

4. Rainer Maria Rilke, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Seuil, 1995.

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

La ville n'existe pas sans les regards multiples que chacun de nous porte sur elle. Toute ville est de ce point de vue une forme de fantasme. Un espace imaginé, extrapolé par notre subjectivité, notre histoire d'habitant ou de simple passant. Il préexiste donc une écriture souterraine des villes qui gît ou frémit dans les usages, les peurs ou les plaisirs que nous en soutirons, consciemment ou pas. Cette écriture-là est floue, c'est une graphie interne qui suit avec peu de discipline les tracés, sinuosités et jardins de nos villes. Ces dessins « internes » et intimes qui architecturent pourtant nos quotidiens pourraient être considérés comme des ébauches de livres jamais écrits. Et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si texte et ville se font écho sur bien des plans.

Ville et livre, plans et paragraphes, parcours et phrases, tissu du texte et tissu urbain, rythme des mots et scansions de la ville, les analogies entre prose et cité sont à la fois nombreuses et profondes. Elles fonctionnent presque par capillarité. Textes et villes obéissent donc à des grammaires précises et proposent des socles communs à une multitude de signes et de mots. Toute ville comme tout grand roman, poésie ou nouvelle recèle sa petite musique. Ces phrases musicales partagent aussi leur ponctuation. Il y a des places où l'on se donne rendez-vous, des carrefours que l'on évite, des rues que l'on préfère...

Il y a aussi ce que l'on pourrait qualifier de non-dits de la géographie, des non-lieux, mal délimités, des friches et recoins abandonnés qui rappellent à bien des égards les ellipses narratives. Dès lors, un passage prend la forme d'un aphorisme, une adresse devient une métaphore, une impasse se transforme en question et un escalier en réponse. Lieux de mémoires superposées, la ville et la fiction partagent la faculté de mêler passé, présent et futur. Et, pour finir, attardons-nous un instant sur la multitude de gros plan, de cadrages inventifs et inattendus qu'offrent villes et romans. L'éventail de similitudes est si large qu'il méritait au final de lier les deux.

C'est bien dans cette perspective – faire émerger des villes subjectives – que l'atelier d'écriture et l'écriture tout court prennent tout leur sens. En effet, de nombreux écrivains se sont faits arpenteurs des villes : Victor Hugo, Walter Benjamin, Georges Pérec pour n'en citer que quelques-uns. Le plus contemporain d'entre eux, Jean-Christophe Bailly, s'interroge d'ailleurs de la sorte dans son livre *La phrase urbaine* : « Quelles sont les phrases urbaines qui s'écrivent aujourd'hui ? Quelle est ou devrait être leur syntaxe ? Sommes-nous capables de les lire ? ». Autant de questions dont nous nous emparons lors de nos ateliers pour redonner vigueur et couleurs à nos villes trop souvent affublées de clichés improductifs.

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

UN ATELIER D'ÉCRITURE EXPÉRIMENTAL AVEC DES AGENTS MUNICIPAUX

« La ville est pourtant ce qui compte le plus, qui doit compter le plus. Parce que rien n'est plus nous-mêmes que ça. Quand elle change, c'est nous qui la faisons changer. »⁵

C'est à la demande de la directrice à l'initiative locale de la ville de X. que nous avons proposé un atelier d'écriture pour les habitants sur le thème « Partager ma ville ». L'idée était de compléter les dispositifs habituels, réunions thématiques, débats, etc., qui réunissent le plus souvent un public d'habitues pour attirer également d'autres personnes. Nous avions carte blanche pour proposer une nouvelle approche basée sur les jeux d'écriture et la ville, et une commande précise : contribuer, par ces travaux, à l'élaboration d'une charte des espaces partagés pour la ville. Sans perdre de vue cet objectif, nous avons imaginé un atelier « libre », d'expression et de créativité. Nous envisagions son élaboration dans une deuxième étape, en fin de parcours, lors d'un atelier spécial réunissant quelques volontaires et d'autres personnes des services concernés de la ville – environnement, habitat, Agenda 21, associations, etc.

Au départ conçu pour les habitants, cet atelier, période pré-électorale oblige, a démarré son premier cycle avec un groupe d'agents volontaires, émanant tous de services qui sont en contact avec les habitants de près ou de loin. Un peu par hasard, nous avons pu monter cet atelier « expérimental » avec le personnel directement concerné par l'invention d'autres formes de dialogues avec ces derniers. Très vite, une dynamique s'est installée avec des agents curieux, ouverts qui partageaient l'envie d'explorer quelque chose d'autre. Très vite, ils ont manifesté un goût certain pour l'écriture et de grands talents d'improvisation.

Mais comment changer la ville ? Les tenants des « il faut faire ceci et puis cela » sont pléthore et il n'existe aucune solution miracle. Réinventer sa ville lors d'ateliers n'est bien sûr qu'une petite pierre délicatement posée sur la margelle de projets plus ambitieux, plus « concrets ». Mais la distance poétique et réfléchie que propose l'écriture peut nourrir et enrichir bien des pratiques tant sur des projets architecturaux que collaboratifs entre acteurs de la ville et usagers. Oui, la ville dans ses diversités, ses couches de passé, ses atomes vivants toujours en mouvement, donne

.....
5. Eugène Guillevic.

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

envie de s'arrêter parfois, en posant des mots, sur un moment, un lieu, un passant. Bref, la ville est une mine à scénarios, images, ritournelles, tableaux, couleurs, sensations. L'atelier d'écriture est le lieu idéal pour arrêter les images, s'y faufiler et jouer sur les échelles. Le quotidien est ainsi magnifié, voire inscrit dans un livre aussi éphémère qu'inattendu. Et c'est ainsi que nous observons soudain la ville autrement en nous posant des questions comme : comment y marche-t-on ? Comment l'habite-t-on ? Comment y affirme-t-on ou pas son identité ?

Le premier enjeu est d'élaborer ensemble une vision de la ville. Chaque séance explore un thème – par exemple le jardin, la mémoire ou le rapport dedans/dehors... Les exercices se déclinent : jeux de rôles, dialogues, cadavres exquis, nouvelles, haïkus, observations ou encore reportages sur un quartier ou une rue. Autant de façons de bouleverser sans drame les logiques et les rôles de chacun (l'habitant, l'automobiliste, l'expert, le militant, le technicien, l'élu, etc.). Ils permettent de mieux se comprendre pour mieux partager. Les textes construisent pas à pas une mosaïque de la cité, une sorte de miroir commun.

Le deuxième enjeu est de mieux appréhender certains problèmes actuels, récurrents dans les échanges avec les habitants comme la densité, la sécurité, l'urbanité ou les nouvelles mutualisations. On prend donc un temps de débats à partir de quelques apports plus théoriques issus des travaux de chercheurs sur un sujet précis comme, par exemple, l'espace public, l'appropriation ou le quartier durable.

Enfin, le troisième enjeu est de mieux se connaître : tous les agents de la municipalité exercent des métiers différents et proches puisque l'habitant et le cadre de vie sont au cœur de leurs préoccupations. L'atelier permet des échanges et des études rapides de cas, l'information circule, de nouvelles coopérations se créent. Certains exercices s'écrivent à deux ou trois, une occasion de se confronter à un voisin de bureau avec qui on n'est jamais amené à travailler directement...

Finalement, au terme de ce premier cycle, un dernier enjeu émerge, et pas des moindres. L'atelier permet de partager un moment de plaisir déconnecté du travail mais qui enrichit celui-ci. Finalement l'aisance acquise lors d'improvisations plus ou moins fantaisistes dédramatise l'écriture « ordinaire ». Les jeux en cours à l'atelier ont des effets sur l'activité quotidienne : on réfléchit aux logiques sous-jacentes, on prend la place de l'autre, on apprend à décaler son point de vue, à pousser une idée, on communique mieux sans se réfugier derrière la langue de bois. Le cycle d'ateliers

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

se révèle être une véritable formation pour les participants – un aspect que nous n'avions pas mesuré au départ. Ils repartent avec une meilleure confiance en eux, une meilleure connaissance des métiers des uns et des autres, plus de facilité pour échanger et dialoguer.

ET LA CHARTE SUR LES ESPACES PARTAGÉS ?

Petit à petit, on collecte un matériau extraordinaire sur la ville, on en redessine les contours et on soulève, mine de rien, les problèmes. Tous participent à l'élaboration du blog qui sera finalisé dans quelques mois. Nous avons d'ailleurs gardé volontairement l'anonymat de notre groupe, tant que le blog n'est pas mis en ligne. Dans un premier temps, le blog permet de montrer à tous les agents le travail entrepris pour « partager la ville ». Il joue un rôle fédérateur. Dans un deuxième temps, s'il s'ouvre au public, il contribue à la communication et à l'échange de la municipalité avec ses administrés.

En filigrane, la charte des espaces partagés se profile peu à peu dans un climat d'écoute, de bienveillance et de coopération. Elle n'est certes pas écrite, mais tous les ingrédients sont là. Beaucoup de choses ont été versées au pot commun et constituent une sorte de boîte à outils. Rien à voir avec des réunions interminables où les acteurs s'écharpent pour conserver leur pré carré lors de la rédaction de cette fameuse charte. Grâce à l'atelier, les acteurs se sont rencontrés, écoutés et ont plus écrit et construit que débattu. Ainsi l'atelier, par son travail en apparence ludique, apporte une grande fluidité et une familiarité avec les sujets habituellement conflictuels. Les conflits potentiels ont toute chance d'être désamorcés par cette élaboration commune. Les participants apprennent d'autres formes d'expression qui font contrepoint aux éternels comptes-rendus, mémos et notes.

Le passage ensuite à un atelier avec les habitants devrait se faire en douceur. Il commencera en septembre prochain. Le travail avec les agents a permis de faire une sorte de maquette : ils ont pu donner leur avis à chaque fois, forts de leurs expériences de terrain, en déconseillant tel exercice ou en plaidant pour que tel autre soit proposé en priorité aux habitants.

En conclusion, il n'y a peut-être pas une si grande différence que cela entre aider des agents à réfléchir sur leurs pratiques et leur métier, à interroger leurs représentations de la ville et aider les citoyens à devenir des acteurs de leur cadre de vie. Construire un espace de liberté, favoriser la

Des ateliers d'écriture pour écrire la ville

créativité et le dialogue, confronter les points de vue en oubliant sa posture initiale, par l'écriture, profite à tous. L'appropriation n'est pas qu'une affaire individuelle, c'est avant tout l'émergence d'une appropriation collective qui fabrique du vivre-ensemble et du partage.



Observatoire
innovation
locale

AVERTISSEMENT : La mission de la Fondation Jean-Jaurès est de faire vivre le débat public et de concourir ainsi à la rénovation de la pensée socialiste. Elle publie donc les analyses et les propositions dont l'intérêt du thème, l'originalité de la problématique ou la qualité de l'argumentation contribuent à atteindre cet objectif, sans pour autant nécessairement reprendre à son compte chacune d'entre elles.